

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A. THOMEREAU

De la nécessité de créer un dictionnaire raisonné de la statistique universelle

Journal de la société statistique de Paris, tome 37 (1896), p. 25-29

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1896__37__25_0

© Société de statistique de Paris, 1896, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

V.

DE LA NÉCESSITÉ DE CRÉER UN *DICTIONNAIRE RAISONNÉ DE LA STATISTIQUE UNIVERSELLE* (1).

I.

Notre XIX^e siècle, auquel la vapeur et l'électricité ont donné une intensité de vie inconnue des âges précédents, n'est évidemment que le début d'une période où l'existence des peuples sera encore plus agitée et plus remplie. Dans la poursuite indéfinie du progrès, dans ces luttes, tantôt pacifiques et tantôt guerrières, nul doute que le dernier mot appartiendra aux plus instruits. La science, plus encore que l'union, fait désormais la force. Le monde le sent et se précipite à la conquête de la science.

L'imprimerie est le merveilleux véhicule de la science, mais déjà il est devenu bien difficile de se diriger sur l'océan du papier imprimé. Les journaux, les livres qui sortent chaque matin des presses dans le monde entier sont en nombre énorme et le flot monte sans cesse, menaçant de tout submerger (2). Nul ne saurait prendre directement connaissance de la masse des productions littéraires ou scientifiques,

(1) Communication faite à la Société de statistique de Paris dans la séance du 20 novembre 1895.

(2) La production du papier, suivant les recherches du vicomte G. d'Avenel, a decuplé depuis un demi-siècle sur la surface du globe. Que sera-ce donc dans cinquante ans?

ni même s'en faire une idée un peu complète. La surabondance des richesses nous réduit à une sorte particulière d'indigence, en même temps qu'elle renouvelle pour nous le supplice de Tantale, car on voudrait ne rien ignorer, au moins dans telle ou telle branche des connaissances humaines, et presque tout échappe à nos investigations.

Naturellement, beaucoup de bons esprits se préoccupent de cette situation. A la suite d'une conférence qui s'est réunie à Bruxelles, en septembre dernier, des savants de divers pays, ayant examiné le problème, lui ont donné un commencement de solution en fondant un Institut international de bibliographie, dont l'œuvre doit être la création d'un catalogue universel. Grâce à d'ingénieuses dispositions, ce catalogue serait tenu perpétuellement à jour et pourrait être mis à la disposition de tous les travailleurs. On se propose d'emprunter à l'Amérique la méthode sur laquelle reposerait ce colossal inventaire des richesses intellectuelles de l'humanité. On ferait là une application des plus curieuses de notre système décimal (1). Il faut souhaiter à cette tentative tout le succès qu'elle mérite; il y a urgence.

La question figure, d'ailleurs, au programme, récemment publié, du 34^e Congrès des Sociétés savantes, qui se réunira en avril 1896; elle y est ainsi formulée : « De la création d'un répertoire universel bibliographique, littéraire, artistique et scientifique, et de la constitution, dans ce but, d'une union entre les divers États ».

Ces considérations générales nous amènent à ce qui concerne plus particulièrement la statistique.

II.

La formule : « Tout est dans tout » est passablement nuageuse; mais, à l'égard des choses qui rentrent dans la sphère des sciences morales et politiques, il est vrai de dire que tout est dans la statistique.

Un homme d'État anglais comparait les chiffres amassés par la statistique à « un bloc de marbre d'où le sculpteur doit faire jaillir les formes de beauté qui y sont cachées (2) ».

La question sociale elle-même est, à tout prendre, un problème de statistique. Quand un fantaisiste fameux se faisait fort de résoudre cette éternelle question en cinq minutes, que lui manquait-il pour y arriver? Peu de chose : faire un usage impartial de la statistique pour démontrer tout d'abord, chiffres en mains, qu'appauvrir les riches n'est pas le moyen d'enrichir les pauvres, après quoi il aurait eu le loisir de passer à d'autres démonstrations moins pressantes.

Qu'est-ce donc, au juste, que la statistique? Les auteurs en ont donné de trop nombreuses définitions, une centaine peut-être, puisque, d'après M. Maurice Block, on en comptait déjà 63, et même davantage, il y a un tiers de siècle (3). Je m'en tiendrai à la plus belle et à la meilleure que je connaisse, celle que formula M. Wolowski, président de notre Société, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867.

« La statistique, a dit M. Wolowski, est indépendante des passions qui divisent les hommes; elle recherche et constate, avec la rigueur de la science, les phénomènes sociaux. Elle devient ainsi l'auxiliaire indispensable et le guide le plus sûr

(1) M. Ch.-M. Limousin a exposé ce projet dans son *Bulletin littéraire* du 10 septembre 1895.

(2) *Traité théorique et pratique de statistique*, par Maurice Block, p. 158.

(3) *Ibid.*, p. 87.

de la liberté. Elle empêche qu'on ne s'égaré à la poursuite de vaines chimères, d'utopies irréalisables et dangereuses. Avec elle, tous peuvent apprendre les véritables conditions dans lesquelles les peuples grandissent et prospèrent. »

Il est impossible d'avoir de la statistique une compréhension plus haute, de lui assigner une mission plus grande et plus noble. Déjà, Michel Chevalier avait déclaré que la statistique est un organe essentiel du régime représentatif.

« Sur le caractère et les lois de la statistique, a dit encore un de nos vice-présidents, mon ami, M. Yves Guyot, il est facile de s'entendre, quoique les problèmes que soulèvent ces questions soient des plus délicats. En matière de statistique, on ne peut pas être séparé par des opinions religieuses ou politiques ou par des rivalités nationales : il s'agit de découvrir, d'énumérer, de classer et de présenter, le mieux possible, des faits positifs. L'unité morale se fait par l'uniformité de méthode. »

III.

Comment la statistique pourra-t-elle atteindre pleinement l'idéal qui lui est assigné ? Comment pourra-t-elle devenir, dans les mains du philosophe, comme dans celles de l'économiste et de l'industriel, « une sorte de fil conducteur qui les empêche de s'égarer dans l'obscur dédale des faits (1) » ?

M'excuserez-vous, Messieurs, si je rappelle brièvement devant vous, qui les connaissez mieux que moi, les conditions d'une bonne statistique ?

Dans son savant ouvrage sur la matière, M. Maurice Block a énuméré les qualités nécessaires à celui qui veut interroger avec fruit les tableaux de chiffres : « Il faut, pour en faire un bon emploi, de la science, de l'art et de l'honnêteté. Ce sont, du moins, les principales conditions ; on pourrait ajouter une qualité négative : l'absence de passion.... L'intérêt est également un ennemi de la statistique, il est porté à abuser des chiffres.... Mais les erreurs les plus fréquentes se produisent lorsqu'on ne voit qu'une partie de la question et qu'on n'attribue qu'à une cause l'effet qui est le résultat de plusieurs (2). »

Toutes ces conditions, qui peuvent ne pas se trouver réunies chez un seul homme, abondent, Messieurs, dans une Société comme la vôtre.

Vous savez qu'un chiffre isolé ne signifie rien. Il est en l'air, c'est un point dans l'espace ; il ne commence à prendre une valeur que par sa relation avec un autre chiffre. Deux points reliés l'un à l'autre par une ligne droite sont, en effet, l'embryon de toute la géométrie.

Vous démêlez les rapports complexes des phénomènes et vous ne vous hâtez pas de tirer une conclusion d'un fait, même bien observé. Vous ne vous laissez tromper ni par les apparences ni par les préjugés.

Si vous étudiez, par exemple, les opérations des monts-de-piété, vous avez vite fait de reconnaître, à l'analyse, qu'on s'en forme généralement une idée fautive en les considérant comme une sorte de thermomètre de la misère (3). Par contre, l'ac-

(1) *La Statistique géométrique*, par M. E. Cheysson, ancien président de notre Société (*Le 25^e anniversaire de la Société de statistique de Paris*, 1885, p. 135).

(2) *Traité théorique et pratique de statistique*, p. 87.

(3) Voir *Les Opérations du Mont-de-piété de Paris*, par M. Edmond Duval (*Journal de la Société de statistique*, octobre 1894).

croissement des dépôts aux caisses d'épargne, à tel moment donné, n'est pas à vos yeux un signe infaillible d'une augmentation de l'aisance des déposants.

De ces observations, qu'il me paraît inutile de multiplier, j'ose conclure, Messieurs, que l'avenir de la statistique est entre vos mains, que vous en êtes, en quelque sorte, responsables, et je m'enhardis jusqu'à vous soumettre un moyen de dégager cette responsabilité morale.

IV.

Quels sont, à l'heure actuelle, les ressources, les organes, les moyens d'action de la statistique ? Cette science est d'origine bien récente, on peut dire qu'elle est « à peine au sortir de l'enfance », et déjà les documents, les travaux qu'elle a accumulés dans les bibliothèques publiques (car les bibliothèques des particuliers ne comportent pas la place nécessaire) représentent des montagnes. Le xx^e siècle entassera bientôt son Ossa sur notre Pélion : l'escalade du ciel en sera-t-elle facilitée ?

N'est-il pas temps de chercher un remède à cet état de choses ? Si je ne me trompe, les sociétés de statistique n'ont pas encore dirigé de ce côté leur sollicitude. La récente création de l'Institut international de statistique, qui travaillera à établir « l'uniformité dans les cadres et dans le dépouillement des relevés de la statistique, afin de rendre comparables les résultats obtenus dans les différents pays », est, sans contredit, le gage d'importants progrès, mais je remarque qu'il s'agit toujours d'accroître le nombre et la qualité des informations, il n'est pas question de les concentrer ni de les mettre, en raccourci, à la portée du public.

C'est cette tâche que, suivant moi, notre Société devrait prendre en mains, et, cela, au moyen de l'établissement d'un Dictionnaire raisonné de la statistique universelle qui émanerait de notre Société, comme le Dictionnaire fondamental de notre langue émane de l'Académie française.

« Le Dictionnaire, a dit éloquemment M. Jules Simon, dans son récent discours du centenaire de la fondation de l'Institut, *le Dictionnaire est à lui seul toute l'Académie française....* »

Je rêve un Dictionnaire qui serait à lui seul toute la Société de statistique.

Voici, en deux mots, comment je comprendrais ce Dictionnaire.

Et d'abord, il ne saurait être question d'en faire une collection, une reproduction de toutes les statistiques particulières. Si je proposais d'ajouter un nouveau recueil à ceux qui existent déjà sous forme d'annuaires, je serais en contradiction avec tout ce que je viens de dire sur l'encombrement de nos bibliothèques.

Composé sur un plan uniforme et méthodique, l'ouvrage devrait être aussi peu volumineux et aussi peu coûteux que possible. Il ne comporterait donc, en général, pour chaque article, qu'un résumé des données numériques les plus récentes et les mieux contrôlées, sauf à fournir pourtant, dans les matières importantes, des renseignements plus étendus et quelques tableaux abrégés. Un supplément annuel le tiendrait constamment à jour.

Le seul fait de présenter ainsi, pour tous les objets qui appellent un dénombrement, des chiffres succincts, mais sûrs — avec la précieuse commodité de l'ordre alphabétique, — serait déjà un grand service rendu aux travailleurs, mais là ne se-

rait pas le plus grand mérite du Dictionnaire. Son originalité et son utilité résideraient surtout dans la bibliographie critique. Pour chaque objet, il conviendrait d'indiquer complètement les sources d'information, en faisant connaître la valeur morale et technique de chacun des documents mentionnés, la confiance qu'on peut leur accorder, comment et pourquoi tels ou tels peuvent avoir besoin d'être complétés ou rectifiés.

Comme le dit fort justement M. E. Cheysson dans un récent travail sur *la Statistique et ses deux grandes méthodes* (1) : « Ce qui importe, c'est de attribuer à chaque document que la foi qu'il mérite d'après son origine et les garanties dont il a été entouré. On ne doit ni admettre toutes les statistiques comme paroles d'évangile, ni les condamner toutes en bloc, mais il faut savoir ce qu'elles valent exactement et les traiter en conséquence. »

Ainsi renouvelée par votre ferme volonté, la statistique prendrait effectivement possession du rôle qui lui appartient dans la science. Grâce à votre contrôle si éclairé et si impartial, les chiffres dont vous auriez été à même de reconnaître la sincérité et l'exactitude acquerraient une autorité plus grande, souvent même indiscutable. La passion et l'ignorance ne pourraient plus aussi facilement les faire servir à des démonstrations contradictoires. Ils ne ressembleraient plus au sabre de M. Prudhomme, également prêt à défendre nos institutions et à les attaquer. En un mot, vous feriez la lumière là où régnera longtemps encore l'obscurité si vous n'intervenez pas. N'est-il pas vrai, enfin, qu'un pareil travail répondrait admirablement au but qu'assigne à notre Société l'article 1^{er} de ses statuts : « populariser les recherches statistiques par nos publications » ? Ce qui, en effet, manque jusqu'ici à la statistique, c'est justement d'être popularisée.

Je m'arrête, Messieurs, car loin de moi l'intention de tracer le plan du monument que je propose d'édifier. Je n'en ai dit que ce qui m'a paru indispensable pour faire comprendre ma pensée ; si elle était agréée en principe, c'est à la Société elle-même qu'il appartiendrait d'en régler le mode d'application. Mais je ne puis me défendre de croire que l'exécution d'un semblable projet serait digne de l'intérêt que nous portons ici aux progrès de la statistique.

A. THOMEREAU.

P.-S. — Dans le même ordre d'idées, la Société royale de Londres provoque, en ce moment même, la création d'un grand Catalogue international des publications scientifiques, travail colossal auquel concourraient les savants du monde entier. En exposant ce projet dans la séance de l'Académie des sciences du 9 décembre 1895, M. Marey a employé à peu près les termes dont je me suis servi moi-même dans la note ci-dessus : « L'importance de l'entreprise, dit-il, ne paraît pas discutable : le nombre toujours croissant des publications scientifiques rend aujourd'hui presque impossible la connaissance des travaux effectués sur un sujet donné ; beaucoup de savants dépensent en pure perte des mois et des années pour avoir ignoré des travaux antérieurs sur l'objet de leurs études. »

Quelle meilleure justification du projet que je viens de placer sous les yeux de la Société de statistique de Paris ?

A. T.

(1) *La Réforme sociale* du 1^{er} novembre 1895.